

Camus : Sartre, ce très cher adversaire



Jean-Paul Sartre et Albert Camus dans l'atelier de Pablo Picasso, en juin 1944. (RMN-GRAND-PALAIS (MUSÉE NATIONAL PICASSO-PARIS)/ESTATE BRASSAÏ/FRANCK RAUX)

La question de la violence soviétique a divisé les deux intellectuels majeurs de l'après-guerre, et avec eux toute la gauche française. Pourtant, Sartre et Camus avaient auparavant entretenu une amitié passionnée, comme l'explique l'universitaire américain Ronald Aronson, qui a étudié leur relation.

Par Charles Giol

Publié le [01 février 2018 à 18h11](#)

L'OBS. Vous êtes un spécialiste de Sartre. Or, dans le livre que vous avez consacré à ses rapports avec Camus (1), vous ne lui donnez pas toujours le beau rôle. Cela n'a-t-il pas fâché certains de vos collègues sartriens?

Ronald Aronson. Rassurez-vous, un sartrien a aujourd'hui parfaitement le droit de critiquer Sartre, et même d'apprécier Camus, au point, en ce qui me concerne, de devenir un peu camusien! Le contexte politique de la guerre froide, qui les a figés dans des positions radicalement opposées, appartient désormais à l'histoire, et on n'est fort heureusement plus obligé de prendre parti pour l'un et contre l'autre.

[Albert Camus, le prolo de l'intelligentsia](#)

Si j'ai décidé, il y a un peu plus de dix ans, d'étudier de façon approfondie leur relation, ce qui n'avait jamais été fait, c'est parce que j'estimais qu'il était temps de la raconter de façon équilibrée. Les sartriens ont longtemps dit que Camus portait la responsabilité de la rupture: pour citer Simone de Beauvoir, il était devenu le champion des «valeurs bourgeoises», et était incapable de compromis à cause de son anticommunisme jugé obsessionnel. Les partisans de Camus ont expliqué qu'il avait été lynché pour avoir refusé de rejoindre l'intelligentsia stalinienne qui se compromettait avec des meurtriers.

Ces deux accusations avaient une certaine pertinence dans le contexte de l'époque, mais il faut aujourd'hui les relativiser. Camus a dénoncé courageusement la violence, surtout celle commise par les révolutionnaires et les terroristes qui disaient vouloir rendre le monde meilleur, mais il n'a jamais protesté contre la violence systémique du capitalisme ni, dans les années 1950, contre celle du colonialisme. À l'inverse, Sartre a su identifier la violence étatique et systémique partout où il l'a rencontrée, et défendre des individus et des mouvements qui luttaien contre elle, mais il a embrassé sans retenue l'usage de la violence révolutionnaire. Chacun était donc à la fois perspicace et aveugle.



En écrivant mon livre, j'ai aussi voulu restituer toute la complexité de cette relation, qui, avant d'être conflictuelle, a débuté comme une profonde amitié de près de dix ans. Après la rupture entre Camus et Sartre, les commentateurs, ensuite les historiens, ont rétrospectivement minimisé cette complicité première, la présentant comme superficielle, condamnée d'avance. C'est oublier qu'à la Libération leur accord est quasi parfait, qu'ils éprouvent une puissante attirance amicale l'un envers l'autre – ils parlent d'ailleurs moins de philosophie, de littérature et de politique qu'ils ne s'amusent ensemble, qu'ils ne parlent de la vie, des femmes. Et si,

dans l'immédiat après-guerre, des désaccords politiques voient vite le jour entre eux, ils se sont longtemps efforcés de sauvegarder leur amitié... jusqu'au divorce, violent et définitif, en 1952.

Quand se croisent-ils pour la première fois?

Leur première rencontre a lieu dans le Paris de l'Occupation, en juin 1943, lors de la première représentation des «Mouches», la pièce de Sartre. Chacun connaît déjà l'œuvre de l'autre, et l'admire. Camus a découvert Sartre en 1938, à Alger, en lisant «la Nausée», dont il rend compte avec enthousiasme dans son journal Alger républicain. Sartre a pour sa part été impressionné, à sa parution en 1942, par «l'Étranger», le texte d'un jeune inconnu auquel il a aussitôt fait beaucoup de publicité dans les cercles intellectuels parisiens. Leur préoccupation commune pour l'absurde, alors au cœur de leurs pensées respectives, leur goût pour tous les genres d'écriture, roman, essai ou pièce de théâtre, expliquent cet intérêt réciproque. Aussi, quand, en 1943, Camus s'installe à Paris, où il devient lecteur pour Gallimard, ils cherchent à se voir.

Camus inédit : «Mon cher Sartre...» sort de l'ombre

Dès leur première rencontre s'est produit un coup de foudre amical. L'attraction repose notamment sur leurs différences : Sartre est fasciné par ce jeune homme – Camus a huit ans de moins que lui – beau, drôle, sympathique, un peu grossier parfois, qu'il qualifiera avec affection, bien après sa mort, de «*petit voyou d'Alger*». Camus admire la subtilité, la profondeur de Sartre, qui sait cependant être amical et s'amuser. Ils se voient très souvent – Simone de Beauvoir dira avoir été presque jalouse, à cette période, de Camus. Très vite, ils conviennent que Sartre est le plus intelligent des deux, et Camus le plus créatif, le plus artiste. Chacun considère ainsi que l'autre a beaucoup à lui apporter.

Peut-on dire que Sartre, qui était alors déjà une figure de premier plan de la scène intellectuelle parisienne, a pris le débutant Camus sous son aile?

Incontestablement, Sartre a joué un rôle important dans l'accession de ce jeune Français d'Algérie d'origine modeste à la notoriété et à la reconnaissance dans le Paris intellectuel. Mais il ne faudrait pas considérer, de façon unilatérale, Sartre comme le grand frère, encore moins comme le mentor. À la fin de l'Occupation, Camus a influencé de façon décisive le parcours de son aîné, en l'aidant à franchir le pas de l'engagement politique. Sartre en parlait sans cesse, sans jamais agir. Ses velléités d'entrer dans la Résistance, au début de la guerre, en compagnie de Beauvoir, du philosophe Maurice Merleau-Ponty et de quelques autres, sont vite tombées à l'eau, par amateurisme et manque de connexions.

Camus, pour sa part, a milité au Parti communiste de 1935 à 1937 en Algérie. À la fin de 1943, à Paris, il entre par l'intermédiaire de Pascal Pia, l'ancien directeur d'Alger républicain, à la rédaction de «Combat», le journal imprimé par le mouvement de Résistance du même nom. Durant la libération de Paris, Sartre et Beauvoir vont à plusieurs reprises rendre visite à Camus dans les locaux clandestins du journal, grisés de se retrouver, pour la première fois de leur vie, au cœur de l'action. Camus invite même Sartre à publier dans «Combat» une série de reportages sur l'insurrection, offrant ainsi un certificat de Résistance inespéré à celui qui avait passé la guerre à écrire.

Dans la foulée, avec quelques amis du monde du théâtre, Sartre occupe la Comédie-Française, pour la protéger des dégradations que pourraient commettre les troupes allemandes en retraite.

Camus, qui l'y rejoint, l'y trouve endormi dans un siège du parterre. En le réveillant, il lui dit, gentiment moqueur : *«Tu as tourné ton fauteuil dans le sens de l'histoire»* – formule qu'il reprendra en 1952, cette fois de façon très sévère, dans sa lettre de rupture adressée à Sartre.



Dans l'atelier de Picasso à Paris, en juin 1944. Assis, de gauche à droite : Sartre, Camus, Michel Leiris, Jean Aubier. Debout : Jacques Lacan, Cécile Eluard, Pierre Reverdy, Louise Leiris, Zanie Campan, Picasso, Valentine Hugo, Simone de Beauvoir. (RMN-GRAND-PALAIS -MUSÉE NATIONAL PICASSO-PARIS/ESTATE BRASSAÏ/Franck Raux)

À quel moment se manifestent leurs premiers désaccords?

À la Libération, ils sont très proches politiquement. L'un à la tête de «Combat», l'autre à celle des «Temps modernes», la revue que Sartre a fondée à la fin de 1945, ils défendent les valeurs issues de la Résistance, réclament une refondation de la vie politique au profit d'une véritable démocratie, et dénoncent le capitalisme, plaidant pour la réduction des inégalités sociales.

Mais cette période d'optimisme général se brise très vite sur la montée de la guerre froide, et la belle entente entre Sartre et Camus va en souffrir. En novembre 1946, au cours d'une soirée chez Boris Vian, Camus s'en prend violemment au philosophe Maurice Merleau-Ponty, lui reprochant d'avoir défendu la violence d'État soviétique dans «les Temps modernes». Lui-même est alors depuis peu un proche d'Arthur Koestler, dont le roman «le Zéro et l'Infini», traduit en français l'année précédente, l'a beaucoup marqué par son évocation des grandes purges staliniennes. Or Merleau-Ponty est justement devenu le mentor politique de Sartre. Entre ce dernier, défenseur de la révolution et de la «violence progressive» théorisée par Merleau-Ponty, et Camus, qui appelle à la révolte en condamnant la violence révolutionnaire, l'histoire va peu à peu creuser un fossé.

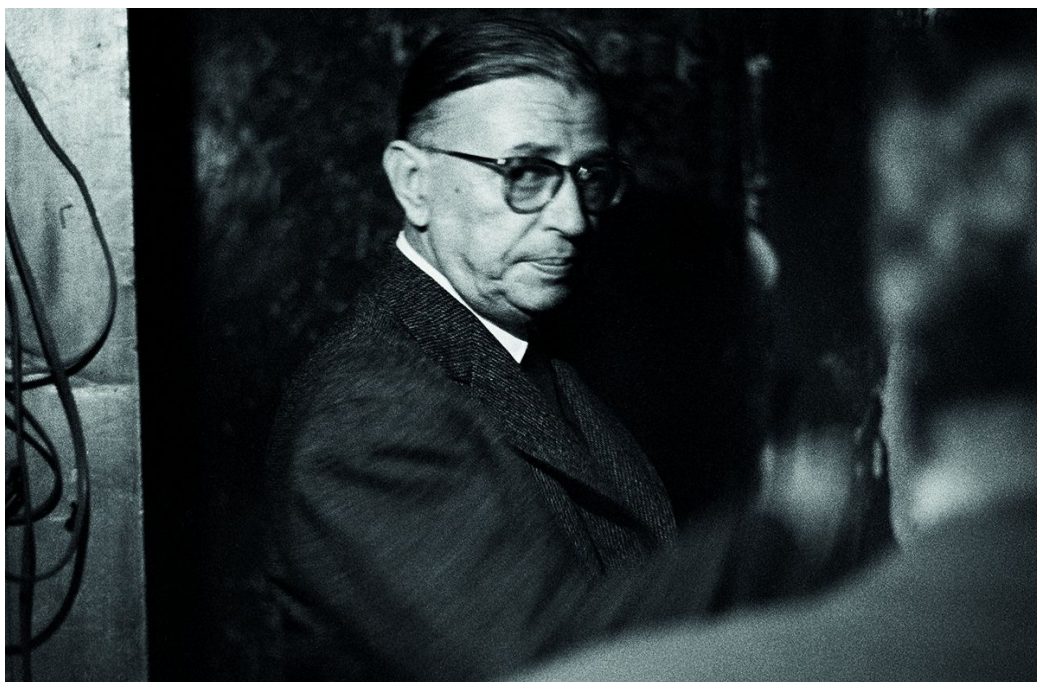
Pendant plusieurs années, malgré des prises de position toujours plus discordantes, ils continuent de se voir, par fidélité pour leur amitié. Mais le cœur n'y est plus vraiment. En juin 1951, lors du repas qui suit la première de la pièce de Sartre «le Diable et le Bon Dieu», Camus est là – son amie Maria Casarès figure dans la distribution –, mais il ne dessert pas les dents, car il a peu goûté le spectacle, dans lequel il a vu une nouvelle justification de la violence politique. Beauvoir écrira à propos de cette soirée que l'atmosphère était «assez morne: entre Camus et nous, le feu reprenait mal».

Quelques mois plus tard, Camus publie un essai philosophique, «l'Homme révolté», déclaration de guerre au stalinisme et aux intellectuels qui le défendaient ; peu après, Sartre officialise son ralliement au Parti communiste. En partie malgré eux, le contexte politique les a poussés à devenir les porte-parole de deux tendances opposées.

La rupture va alors éclater sur la place publique, dans les colonnes des «Temps modernes»...

À la parution, à l'automne 1951, de «l'Homme révolté», qui rejette la révolution, et le met en cause sans le nommer, Sartre est assez embarrassé. Il répugne à contre-attaquer, tentant encore tant bien que mal de préserver son amitié avec Camus, et refuse donc que «les Temps modernes» rendent compte du livre. Au bout de plusieurs mois, en mai 1952, il autorise finalement son collaborateur le philosophe Francis Jeanson à publier dans la revue une démolition en règle de l'essai et de son auteur.

Au-delà de la violence de l'article de Jeanson, Camus, par orgueil, prend très mal que ce soit un de ses acolytes et non Sartre lui-même qui lui règle son compte. Aussi réplique-t-il par une longue lettre froidement adressée «à Monsieur le Directeur» des «Temps modernes», qui oblige Sartre à prendre la plume. Sa réponse est, comme l'article de Jeanson, une attaque politique et ad hominem. Sartre reproche notamment à Camus d'avoir trahi son lien avec l'histoire, cet impératif de l'engagement de l'intellectuel que son cadet lui avait transmis pendant la guerre.



Jean-Paul Sartre, à Paris, en 1960. (Dalmas/SIPA)

Les lecteurs s'arrachent le numéro d'août 1952 des «Temps modernes», dans lequel sont publiées la lettre de Camus et la réponse de Sartre, et il faut le réimprimer à plusieurs reprises. La presse généraliste elle-même se fait l'écho de la controverse qui, selon les mots de Raymond Aron, «prend aussitôt la dimension d'une polémique nationale». C'est pourquoi, dans l'imaginaire collectif, Sartre et Camus sont devenus ces figures antagonistes, au mépris de leur proximité initiale.

Camus est mort huit ans plus tard. A-t-il entre-temps revu Sartre?

Ils ne se sont jamais revus, ils n'ont même plus jamais prononcé le nom de l'autre en public, continuant toutefois de débattre par l'intermédiaire de formules codées : le «juge-pénitent» de «la Chute» vise en premier lieu Sartre, quand celui-ci cible avant tout Camus lorsqu'il dénonce «les belles âmes» lors d'un discours sur la guerre d'Algérie – sujet qui les opposait également, Sartre soutenant le FLN et l'indépendance algérienne.

Chacun a considéré qu'il avait été trahi. Reste que Camus a plus mal encaissé la séparation que Sartre. Déstabilisé, il rumine sans cesse, dans ses «Carnets», les arguments de Sartre et de ses alliés, il vomit Paris, évite Saint-Germain-des-Prés. Abasourdi par la violence des articles des «Temps modernes», il s'est dit que Sartre n'avait sans doute jamais été un véritable ami. Sartre, lui, ne fait plus aucune allusion à Camus dans ses carnets ni dans ses conversations privées... jusqu'à son accident fatal, le 4 janvier 1960. Dans «France Observateur», il lui consacre alors [un magnifique article](#), extrêmement élogieux.

[Camus par Sartre](#)

Sartre dira des années plus tard, dans plusieurs interviews, qu'il avait un peu sacrifié à la tentation d'écrire de la «belle prose». Mais je crois pour ma part à la sincérité de ce texte. Malgré leurs désaccords, Sartre avait conservé une profonde admiration pour Camus, pour sa rectitude morale, pour ce qu'il a appelé, dans son éloge funèbre, «son humanisme têtu, étroit et pur, austère et sensuel». En lui rendant un tel hommage, en le louant d'avoir su résister, contrairement à lui, au «veau d'or du réalisme», Sartre reconnaissait aussi ses torts, en tant que penseur et en tant que camarade. Dans une de ses dernières interviews, près de vingt ans plus tard, il dira de Camus : «C'était mon dernier bon ami.»

Propos recueillis par Charles Giol

(1) Traduit en français sous le titre «Camus et Sartre. Amitié et combat» (Alvik Éditions, 2005).

Ronald Aronson, bio express

Professeur émérite d'histoire des idées à la Wayne State University (Detroit, États-Unis). Spécialiste de Sartre, en particulier de ses engagements politiques, il a notamment publié «Camus & Sartre. The Story of a Friendship and the Quarrel that Ended it» (University of Chicago Press, 2004), «Living without God» (Counterpoint, 2009) et, cette année, «We. Reviving Social Hope» (UC Press).